

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

LOUIS GILL, *Fondements et limites du capitalisme*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1996.

par André Segura

*L'Actualité économique*, vol. 74, n° 2, 1998, p. 279-281.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/602261ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

## Recension

LOUIS GILL,

**Fondements et limites du capitalisme,**  
Montréal, Les Éditions du Boréal, 1996.

Dans ce livre de 887 pages, Louis Gill s'assigne comme objectif de présenter le contenu de *Le Capital* à la lumière des autres principaux ouvrages de Marx et d'Engels (*Grundrisse*, *Contribution de la critique de l'économie politique* et *Théories sur la plus-value*) et des développements de l'analyse marxiste (et non marxiste à propos du très débattu problème de la transformation).

Dans l'avant-propos, l'auteur justifie l'objet de l'ouvrage, après que les événements que l'on sait aient secoué les pays dits socialistes, en considérant que ce qualificatif était usurpé et en proclamant sa foi dans l'efficacité du marxisme, outil d'analyse et non régime social, pour la compréhension du capitalisme dans la perspective de la construction du socialisme.

La question de la «fin de l'histoire» abordée dans l'introduction fait écho à cet avant-propos. À ce sujet, on peut regretter qu'il ne soit fait référence qu'à une contestation libérale de l'idée selon laquelle le communisme est la «fin de l'histoire»; la discussion est possible à l'intérieur même du marxisme; ce qui ne manque pas de retentir sur le statut de science auquel ce dernier prétend et donc sur sa capacité à être un guide pour l'action (Segura, 1990).

Le traitement de la question de la «fin de l'histoire» s'inscrit tout logiquement dans la présentation de la théorie de l'évolution des sociétés, le premier des deux points abordés dans l'introduction de 71 pages; le second point traite de la théorie marxiste de la connaissance.

Le corps de l'étude est constitué de quatorze chapitres. À l'exception du chapitre 4, les six premiers chapitres sont consacrés aux principaux thèmes du livre I de *Le Capital* : marchandise et valeur (ch. 1), monnaie (ch. 2), capital et plus-value (ch. 3), le salaire (ch. 5), accumulation du capital (ch. 6). Pour autant, le chapitre 4 n'est pas un intrus. Sur la base de la théorie du capital, et dans le prolongement du jugement de Marx sur le travail coopératif, l'auteur s'emploie à démystifier l'idéologie de l'harmonie sociale dont seraient porteuses les diverses modalités de partenariat social.

Alors que l'ordre d'exposition est respecté pour le livre I, il est inversé pour le livre II : les schémas de reproduction (ch. 7) sont abordés avant l'examen des

problèmes de circulation et de rotation du capital (ch. 8). Les chapitres 9, 11 et 12 traitent des trois grandes questions du livre III : la transformation de la plus-value en profit, intérêt et rente, la tendance à la baisse du taux de profit et les crises. La matière du chapitre 9 ne pouvait pas manquer d'inclure l'évocation du débat sur la transformation qui est présenté dans le chapitre 10.

Au niveau des deux derniers chapitres, l'auteur travaille «sans filets», car sur le thème des dépenses publiques (ch. 13) et des politiques économiques (ch. 14) *Le Capital* ne peut fournir qu'une inspiration et non une grille de lecture.

Suivent trois annexes. La première donne quelques repères biographiques pour K. Marx et F. Engels. La seconde présente un résumé des quatorze chapitres. L'annexe 3 est une invitation à la réflexion du lecteur sur quelques questions dont la dimension pédagogique complète heureusement la précédente annexe. Viennent ensuite les notes que l'on aurait préférées de bas de page, question de commodité, la bibliographie, un index onomastique et enfin un index thématique. L'ouvrage s'achève par un plan détaillé.

Pour l'essentiel, cet ouvrage est une initiation de haut niveau à l'analyse marxiste; l'auteur prend peu de liberté avec le texte de Marx, si bien que le lecteur néophyte pourrait éprouver quelques difficultés; mais son passage au texte de Marx en sera facilité.

La fidélité au texte de Marx ne signifie pas que l'interprétation qui en est donnée ne puisse pas alimenter le débat au sein même de la mouvance marxiste. Ainsi en est-il, par exemple, de la référence à la notion d'équilibre pour caractériser une situation où l'échange a lieu pour un prix de marché égal au prix exposant de la grandeur de valeur (ch. I, 121); mais alors faut-il considérer qu'il y a déséquilibre lorsque le prix de marché se fixe au-dessus de ce dernier pour égaliser l'offre et la demande ? Le problème de cette référence prend toute son acuité lorsque l'on sait que pour Louis Gill la loi de la valeur est une loi de la production capitaliste (p. 457 et 458), car dans une situation d'équilibre caractérisée par l'échange des marchandises à leur valeur «les producteurs ne voient aucun intérêt à modifier quoique que ce soit» (ch. I, 121); ce qui revient à admettre que le capitalisme connaît des situations où les rapports concurrentiels sont suspendus, où les capitalistes ne sont plus mus par l'obsession du profit maximum qui les pousse à innover (Marx : 276-277) donc à modifier leur coût de production et leur échelle de production (Marx : 232); le fait que de telles situations soient «exceptionnelles» n'atténue pas les conséquences théoriques d'une référence à la notion d'équilibre. Sur le plan strictement théorique, la lecture de cet ouvrage n'est donc pas une invitation au développement d'attitudes dogmatiques.

Cette fidélité au texte de Marx se double d'une fidélité à sa méthode qui «consiste à partir du simple, des catégories les plus générales et à réduire l'abstraction en reconstruisant systématiquement le réel, un réel désormais compris, éclairé» (p. 83). C'est la référence à cette méthode qui permet à Louis Gill de prétendre, contre certains auteurs, que Marx a développé une théorie cohérente des crises.

Et c'est là également un aspect intéressant de son livre; l'auteur ne se contente pas de soutenir le point de vue de Marx contre les tenants de l'économie politique (en soulignant l'apport spécifique de ce dernier sur la valeur, la monnaie, le capital, la répartition, les prix de production, etc...), mais également son point de vue sur Marx contre des lectures alternatives à propos, notamment, de la valeur, des prix de production, de la baisse du taux de profit, des schémas de reproduction, des crises, etc.... Il donne du marxisme une image de science évolutive (pléonasme ?).

Si l'essentiel de l'ouvrage est constitué par l'initiation théorique, la démonstration de l'utilité actuelle du marxisme en qualité d'outil d'analyse de la réalité contemporaine occupe un place non négligeable. L'application du marxisme à l'étude de la phase contemporaine du capitalisme prend deux aspects, tant du point de vue de la structure de l'ouvrage que de ses rapports avec l'appareil théorique.

Dans certains chapitres Louis Gill conclut ou ponctue l'exposé théorique par des incursions dans la réalité contemporaine ou historique à laquelle il se rapporte; l'auteur nous offre ainsi des «travaux pratiques», notamment, sur la monnaie et les crises. La démarche est différente pour les deux derniers chapitres; les thèmes qui y sont abordés n'ont pas fait l'objet d'une réflexion poussée de la part de Marx : les dépenses publiques et la politique économique. Les liens avec l'appareil théorique qui précède sont alors plus ténus. Ainsi en est-il, par exemple, de l'inflation qui, sans autre forme de procès, est assimilée à la hausse de prix. Or, en théorie marxiste de la valeur, la hausse du prix de marché peut exprimer soit la hausse du prix exposant de la grandeur de valeur (situation d'équilibre, selon l'expression de L. Gill), soit l'élévation du premier au-dessus du second (situation de déséquilibre); si l'on considère que l'inflation est «un déséquilibre», alors il faut bien admettre, compte tenu de la tendance du capitalisme à élever la productivité du travail, qu'elle peut se produire dans la baisse de prix (Segura, 1977); l'analyse de l'inflation s'en trouverait profondément modifiée.

Sur le plan théorique, l'ouvrage de Louis Gill devrait devenir un classique pour qui veut faire l'économie d'une lecture de Marx.

André SEGURA

*Université de Toulon et du Var*

## BIBLIOGRAPHIE

- MARX, KARL (1895), *Le Capital*, Livre III, tome 1, Éditions sociales, Paris.
- SEGURA, ANDRÉ (1990), «Marxisme : science ou idéologie ?», *Revue Française d'Économie*, volume V, 2 : 139-172.
- SEGURA, ANDRÉ (1977), «Changement d'instance dominante en M.P.C. et inflation contemporaine», in Association Pour la Critique des Sciences Économiques et Sociales, *Sur l'État* (colloque de Nice, 8-9-10 septembre 1976) : 349-374, Contradictions, Bruxelles.